

Sartre/Nizan: Nitre et Sarzan ou le miroir déformant

Jacqueline F. Quesnel-Ferry

Victoria University of Wellington (Nouvelle-Zélande)

1 Préambule

La tradition veut qu'un écrivain malgré la gloire qu'il ait connu de son vivant, passe au moins une période de dix ans dans «les limbes,» avant d'enthousiasmer de nouvelles générations de lecteurs.

Sartre ne fait pas exception à la règle. Après une période d'oubli relatif, il refait la 'une' des journaux et inspire de nombreux livres et articles à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort. La revue *Les Temps modernes*, lui consacre plusieurs numéros intitulés: «Témoins de Sartre»: contribution impressionnante que Régis Debray, dans un numéro du *Nouvel observateur* nous invitait à lire en ces termes: «Amusez-vous un peu. Lisez ces vieux ringards sartriens. Vous prendrez au moins un temps d'avance sur l'époque du bonheur gestionnaire qui semble arriver heureusement à son terme» (*Et si nous redevenions sartriens*, 1991: 17-23 janvier).

Avant même d'entendre l'appel de Debray, je n'avais pu résister et m'étais précipitée sur le premier tome des écrits inédits: *Écrits de jeunesse*, publié chez Gallimard. Il eut été difficile de les boudier devant l'enthousiasme unanime et délirant de l'ensemble de la presse française, si nous nous référons par exemple à l'article de Jacques-Pierre Amette dans *Le Point* du 15 octobre: «On croyait en avoir à peu près fini avec Sartre ... Mais non. Sartre bouge encore...» (N° 943, 1990: 54-55).

Pour les enthousiastes neuf autres tomes sont attendus incessamment! J'avais été d'autant plus alléchée en apprenant que la série était confiée aux plus grandes autorités en la matière: Michel Contat et Michel Rybalka, deux universitaires devenus célèbres depuis qu'ils sont entrés en études sartriennes comme jadis on entrait en religion. Et Amette de poursuivre concernant la publication des inédits:

Ces textes sont de vraies révélations ... Désormais, on ne pourra plus lire le reste de l'oeuvre ... sans conscience que l'écrivain est né de ces textes-là ... Ce bon jeune homme est déjà un tueur. Il écrit comme on assassine (*Ibidem*).

La lecture de ce recueil, la relecture des textes eux-mêmes, ainsi que de nombreux articles critiques publiés dernièrement, m'ont poussée à reprendre des réflexions remontant à plusieurs années sur les rapports complexes mais combien fascinants entre

Sartre et Nizan, en vue de les approfondir.

Je voudrais, au cours de cette étude examiner les rapports entre Sartre et Nizan: véritables jeux de miroirs déformants; l'un offrant une image de l'autre que l'autre aussitôt lui renvoie; non sans y avoir apporté quelques modifications, quelques retouches, et ceci dès les premières ébauches de leur oeuvre. Si bien que l'on peut dire que chacun et son reflet, ont partie liée pour constituer le sujet: l'autre (en suivant une démarche que C. Clément expose dans *Miroir du sujet*, 1975: 17-32).

L'étrange dédoublement: Nitre et Sarzan, ne seraient pas du reste les seuls monstres issus de cette amitié (G. Idt, *Obliques* 1979: 83) et sortis de l'imagination des «deux copains» qui s'amuserent à entrecroiser une partie de leur patronyme; ce qui reflète aussi un goût partagé du canular. A en croire Sartre «De 1920 à 1930, surtout, lycéens puis étudiants, nous fîmes indiscernables...» (*Situations IV*, Gallimard, 1964: 141)

Cette ressemblance ne manqua pas de créer de véritables situations d'un comique répertorié, comme le prouve l'incident suivant relaté dans *Situations IV*, qui pourtant se situe en 1939, longtemps après les années où ils partagèrent une vie commune (Sartre, 1964: 141-142).

Nous étions liés au point qu'on nous prenait l'un pour l'autre; Léon Brunschvicg, ... nous rencontra tous les deux chez l'éditeur Gallimard et me félicita d'avoir écrit *Les Chiens de garde* «... vous ne m'avez guère ménagé,» dit-il. Je lui souris en silence; à côté de moi, Nizan lui souriait: le grand idéaliste partit sans être détrompé.

Je voudrais tout d'abord analyser les textes correspondant à la «période forte» de l'amitié entre les deux jeunes gens, tirés des *Écrits de jeunesse*. Car selon les éditeurs:

Un thème important des écrits de jeunesse est l'amitié. Celle qui l'a lié à Paul Nizan constitue sans doute l'un des moteurs de son écriture. On chercherait vainement, durant son adolescence et ses premières années de jeunesse, une relation plus passionnelle que cette «drôle d'amitié,» comme Sartre l'appellera plus tard, quand il en tirera, dans son âge mûr, le bilan imaginaire posthume (Contat-Rybalka, 1990: 31).

Cette amitié, comme toute amitié passionnée, connut des hauts et des bas. Elle forme la trame de *La Semence et le Scaphandre*, court roman inachevé datant de 1923, et inclus dans le premier tome des *Écrits de jeunesse*. Ce premier récit relate aussi la première aventure de Sartre, de Nizan et de leurs «petits copains» dans le monde de l'écriture: la création d'une revue littéraire.

Je passerai ensuite aux années trente, à Nizan, en examinant *Le Cheval de Troie*, le second roman qu'il publia, en 1935. Je m'attacherai particulièrement au personnage

de Lange que je comparerai à certains personnages fictifs de Sartre. Lange a aussi des traits qui auraient été partiellement calqués sur certains traits de Sartre. Mais Lange rappelle aussi d'autres personnages comme: Mathieu/Schneider/Brunet des *Chemins de la liberté*. Le cas de Mathieu semble fascinant surtout si on compare la narration de sa mort pendant l'avance allemande en mai-juin 1940, (dans le troisième tome des *Chemins de la liberté: La Mort dans l'âme*) à la conduite de Lange pendant la manifestation antifasciste dans *Le Cheval de Troie*.

Nous trouvons d'autres personnages sartriens dans cette lignée, si nous remontons aux années de l'avant-guerre et de la guerre, comme Lucien Fleurier dans *L'Enfance d'un chef*. Ce dernier semble hériter de l'enfance de Sartre et de l'adolescence de Nizan. S'agit-il d'un télescopage d'identité? ou d'une d'ambivalence voulue? Lucien Fleurier et Roquentin de *La Nausée*, naissent d'autant d'effets de miroir.

Enfin je reprendrai certains portraits de Nizan que Sartre nous a laissés. Ceux-ci proviennent des préfaces que Sartre écrivit pour réhabiliter «le petit copain» abhorré par les Communistes, après sa démission du parti. Ces derniers désiraient qu'il soit enseveli une seconde fois et disparaisse à tout jamais de l'Histoire. Nombreux sont les textes de chacun de ces auteurs où l'autre apparaît soit sous forme de portraits soit en tant que personnages fictifs.

Mauriac serait l'un des premiers critiques à avoir perçu la véritable osmose qui existait entre nos deux auteurs, quand il écrivit: «... au vrai, Sartre ne dit rien de Nizan qui ne le concerne lui-même...» «... en vérité, ces deux-là furent tellement proches l'un de l'autre que quand Sartre nous parle de Nizan, c'est de lui-même qu'il s'agit, à lui même qu'il se confronte» (cité par A. Ginsberg dans *Paul Nizan*, 1966: 105).

Plus récemment, le critique anglais Michael Scriven dans son ouvrage de 1988: *Paul Nizan: Communist Novelist*, reprend ce point de vue et affirme que Sartre et Nizan sont à jamais inséparables. Car «on ne peut plus de nos jours, étudier l'un, sans examiner ses rapports avec l'autre...» au point qu'il semblerait que «Les Petits Camarades» sont devenus dans la mort, encore plus inséparables qu'ils le furent de leur vivant. Toute étude sérieuse sur Nizan implique de nécessité une recherche similaire sur Sartre; puisque l'un ne peut s'évaluer qu'en relation avec l'autre.

Simone de Beauvoir, au cours des entretiens formant le script du film d'Astruc sur Sartre, insiste sur le fait que Sartre ne compta au cours de sa vie, que très peu d'amis intimes; un certain nombre de femmes et un seul ami du sexe masculin: Paul-Yves Nizan.

Tous les textes dont nous nous servons, forment autant de repères, autant de petits cailloux blancs semés par les deux amis tout le long de leur parcours. Ils illustrent «les aspects du vécu» qu'ils partagèrent de 1916 à 1927. On suivra la naissance et la progression de leur amitié, ses hauts et ses bas: «le copain par excellence» devenant «l'ancien ami» le développement de leur vocation littéraire, de leurs convictions politiques ou du désintéret total envers les événements politiques de l'époque dans le cas de Sartre, de leurs attitudes envers la société, les femmes, et de leurs rêves d'avenir.

2 Bref survol des dates reliant les deux vies

a. 1905-1917. Rappelons brièvement la chronologie Sartre/Nizan. Ils sont nés l'un comme l'autre en 1905. Les deux garçons se rencontrèrent en 1916, en classe de cinquième A (latin, grec) au lycée Henri IV où Sartre faisait sa deuxième année d'études secondaires. La famille de Paul-Yves Nizan changeait souvent de ville, selon les promotions de M. Nizan, ingénieur des chemins de fer. Elle venait de s'installer dans la capitale. Nizan surgit dans la vie de Sartre de façon aussi dramatique qu'il en sortit en mourant «au champ d'honneur» pendant l'avance allemande dans le nord de la France en 1940.

En 1916, il arriva en cours d'année et prit la place du petit Bénard, le meilleur élève de la classe, mort subitement, ce qui avait beaucoup perturbé les autres adolescents. La vue de Nizan les plongea littéralement dans l'effroi, si grande était sa ressemblance avec le camarade mort. D'ailleurs Sartre appelle Nizan: Bénard, au début de leurs rapports et nous le décrit en ces termes dans *Les Mots*: «Nous reconnûmes tous ses lunettes de fer, son cache-nez, son nez un peu busqué, son air de poussin frileux: je crus que Dieu nous rendait Bénard» (1963: 191).

Questionné par le professeur, le nouveau venu s'appelait Paul-Yves Nizan. Et Sartre d'ajouter: «J'étais le plus frappé de tous; à la récréation je lui fis des avances, il y répondit: nous étions liés» (*Ibidem*).

Si leur amitié naquit de la ressemblance étrange de Paul Nizan avec l'élève modèle de la cinquième A, qui incarnait l'excellence scolaire, la vertu dans la pauvreté: le nouveau venu allait bientôt s'affirmer par ses propres défauts et qualités, et Sartre finit par l'aimer pour lui-même. Il nous précise cependant que: ...«Nous ne devînmes de vrais amis que beaucoup plus tard» (1963: 192).

Ce fut l'année suivante, après le remariage de la mère de Sartre, que la famille quitta Paris pour La Rochelle. Le jeune Sartre poursuivra ses études au lycée de la ville, sans toutefois réussir à se faire des amis. Par la suite, il reviendra souvent sur l'horreur de ces années et de la vie de province qu'il détesta, tout autant que son beau-père. Deux ans plus tard, de retour à Paris il y retrouvera les «mêmes copains» et le même lycée. Ce serait aussi pendant cet exil que Sartre prit conscience de sa laideur.

b. 1920-1927. Après quelques années loin de la capitale, Sartre réintégra la capitale en 1920, et rejoint la classe de première du lycée Henri IV. Il y retrouve Paul Nizan. Les deux copains ne devaient plus se quitter pendant les sept années suivantes, faisant ensemble philosophie, hypokhâne et khâgne au lycée Louis-le-Grand, suivis de trois ans à l'École Normale Supérieure où ils partageront la même «turne» jusqu'au mariage de Nizan en décembre 1927.

Indiscernables, ils le furent; partageant le même amour de la philosophie, la même recherche du canular, la même haine des bourgeois, la même enfance triste et grise,

le même choix de la littérature pour exprimer des idées philosophiques, le même désir de les faire partager par le plus grand nombre possible de lecteurs, d'où leur intérêt commun pour le roman.

3 *La Semence et le Scaphandre, et les Écrits de jeunesse.*

Les *Écrits de jeunesse* correspondent à la production sartrienne de 1922 à 1932-1933, de l'âge de 17 ans, entrée en hypokhâgne, jusqu'à 28 ans environ, quand il devint professeur de philosophie au Havre. La première année de préparation au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, les deux amis avaient décidé de la faire à Louis-le-Grand et de partir ensemble d'Henri IV.

Sartre précise qu'il a toujours écrit depuis l'âge de 7 ans avec une interruption d'un an ou deux, lors du séjour à la Rochelle. Sartre eut, même adolescent, des articles de publiés, mais bien peu en dehors de *La Lettre aux Nouvelles littéraires* du 2 février 1929, sur les idées de la nouvelle génération, dans le cadre d'une «Enquête auprès des étudiants d'aujourd'hui.»

Grâce à Nizan sa *Légende de la vérité* fut acceptée par la revue *Bifur*, après avoir été refusée par les éditions Rieder. Nizan avait présenté son ami à *Bifur* comme: «Un jeune philosophe, préparant un volume de philosophie destructrice». Mais il lui faudra attendre 1936 pour que son premier volume: *L'Imaginaire* soit publié chez Alcan, suivi de *Melancholia* devenue *La Nausée* en 1938, chez Gallimard.

Nizan par contre, depuis 1923, contribuait régulièrement à nombres de revues comme *Valeurs* (deux poèmes publiés en 1923, et un essai critique dans le N° 1) et *La Revue sans titre*, (deux nouvelles, l'une dans le N° 2, l'autre dans le N° 4). Il publiait aussi dans *Faisceaux* des notes critiques sur Giraudoux artiste, (dans le N° 1 1924) et dans *Fruits verts* (N° 1, N° 2, 1924). Il est interviewé dans les *Nouvelles Littéraires* (du 7 déc. 1928). Il collabore à la *Revue marxiste* en 1929, et à la revue *Bifur* en 1930, où il publie son premier article pamphlétaire (dans le N° 7). En 1931 son premier pamphlet *Aden Arabie*, est publié par l'éditeur Reider, celui même qui avait refusé de publier *La Légende de vérité* de Sartre. Il aurait donc devancé son «Petit Camarade». Par contre, Nizan ne nous a laissé aucun écrit inédit de jeunesse.

En 1920 Sartre et Nizan sont inséparables, ils sont devenus Nitre et Sarzan pour les intimes, ou devrais-je dire Lucelles et Tailleur, comme les deux protagonistes de *La Semence et le Scaphandre*. Ils portent les mêmes complets au goût du jour, tout en parcourant Paris ensemble pour y philosopher. Lucelles a pourtant plus d'élégance et de désinvolture que Tailleur. Les fragments de ce premier roman analysent avec beaucoup de finesse, pour un écrit d'adolescent, les tourments que Tailleur ressent en vivant une amitié-passion devenue véritablement obsessionnelle. C'est pendant un froid entre les deux amis, de mars à octobre 1923, que Sartre décida de relater leur amitié dont voici le début:

De cette joute data notre amitié... En fait elle était plus orageuse qu'une passion. J'étais dur, jaloux, sans prévenances ni douceur, comme un amant maniaque. Lucelles, indépendant et surnois, cherchait les occasions de me tromper, inventait de temps à autre des prétextes pour fuir ma présence ... Puis lassé des nouveaux visages il revenait à moi, qu'il retrouvait agressif et bilieux, quoique étouffant de ne pouvoir dire ma tendresse (Contat-Rybalka, 1990: 137).

Récit d'une amitié passionnée que Sartre qualifie cependant de: «pure et virile» (p. 140), mais qui connaîtra bien des tempêtes. On y suit également l'entrée en écriture des deux amis, puisqu'il s'agit de leur participation à la création d'une nouvelle revue littéraire: *La Semence* qui voudrait rivaliser avec une autre au nom tout aussi ridicule: *Le Scaphandre*. Le ton est satirique et la matière du texte est une expérience vécue liée à la brève histoire de *La Revue sans titre*. D'après les éditeurs: Contat et Rybalka, la réconciliation des deux amis dans la vie aurait entraîné l'abandon par Sartre de son roman. Il s'agit surtout d'une oeuvre satirique et autobiographique, deux éléments qui se répéteront tout au long de l'oeuvre de Sartre.

D'autres remarques s'imposent concernant ces fragments de 1923: tout d'abord une auto-ironie permanente, un ton satirique qui va jusqu'au comique le plus cocasse. Nous y trouvons aussi une analyse de l'ambition des «Petits Camarades» faisant ressortir la dérision de l'Écriture: car ils sont prêts à tout accepter pour être publiés.

La présence de Nizan se retrouve dans d'autres récits des *Écrits de jeunesse*. Il joue un rôle non négligeable dans un autre roman inachevé de 1927: *Une Défaite*. Il passe de «L'Ami,» du «Seul Ami» de *La Semence et le Scaphandre*, à «l'Ancien Ami.»

Nous trouvons:

L'Ancien Ami, son ancien ami, était encore son compagnon de toute heure. Mais il le jugeait, à présent avec la volupté triste de faire mal qu'ont les fils qui jugent leurs parents. Leur amitié avait été de tout temps une lutte ... L'amour et la demi-réalisation de leurs ambitions, les avaient séparés» (1990: 208).

Ils écrivirent cependant ensemble, vers 1925, un conte *Andrée*, (1990: 371-378) dont il ne reste que quelques fragments. Le «petit copain» joue aussi un rôle de première importance dans la plupart des écrits parodiques ou canularsques, seul ou avec les «Petits Camarades» comme: *La Complainte de deux Khâgneux qui travaillaient fort*, (1923) *La Revue des deux-Mondes ou le désastre de Lang-son* (1925) *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1926) ou encore, toujours en 1926, *Les Maranes*: (337-339), parodie érudite inspirée du Potomak de Cocteau. Nizan aurait aussi participé à un projet collectif d'adaptation de *Poil de Carotte* de Jules Renard (vers 1925), et à un scénario à la Bunuel intitulé: *Tu seras curé* (vers 1932). Des projets plus sérieux retiennent aussi leur atten-

tion, ils entreprennent une révision de la traduction française de *Psycho-pathologie générale* de Karl Jaspers.

Écrire pour Sartre est déjà ce qu'il exprimera en 1970 à Gerassi «J'ai toujours pensé qu'une oeuvre est faite pour trois personnes: l'auteur, l'imprimeur et le lecteur» (Dans un entretien du 18 décembre 1970).

Nous voyons aussi que l'aspect autobiographique est prépondérant dès les premiers écrits, qui semblent obéir à ce qu'Alain Buisine appelle «La pulsion autobiographique.» Dans ce premier roman l'intention autobiographique est d'ailleurs explicite:

Je fis un petit roman d'une aventure qui m'était arrivée quelque temps auparavant (allusion probable à *Jésus la Chouette*) j'eus quelque succès dans un cercle restreint et je fus décidé par ce mince triomphe à ne plus faire d'autres récits que ceux de ma propre vie (1990: 140).

Pourtant jusqu'aux années du grand succès de l'après-guerre qui lui apportèrent une renommée dépassant tous ses rêves d'adolescent les plus insensés Sartre avait, choisi d'être fort discret concernant ses souvenirs d'enfance. Il n'a commencé à «se pencher sur son passé» que vers la fin des années cinquante, et les notes qu'il écrivit alors, devaient attendre près de dix ans pour être publiées et devenir *Les Mots* (1963). Il déclara du reste que *Les Mots* serait à la fois, l'autobiographie de ses premières années et la fin de son oeuvre littéraire.

Dans *La Nausée*, Roquentin méprisait souverainement les aventures et autres anecdotes qui forment la base des souvenirs personnels. Il refusait de raconter ses souvenirs de voyage à l'autodidacte, en insistant que ... «le passé, c'est un luxe de propriétaire.»

«Et il exprimait ainsi son profond mépris pour les «Bourgeois.» Eux, ils voulaient sauver coûte que coûte leur passé, qu'importe qu'il fût plus ou moins minable. Ils aimaient à se vautrer dans leurs souvenirs, qu'ils n'hésitaient pas du reste à modifier au gré des années, selon les besoins. Ils accumulaient ainsi autant de souvenirs-objets qui contribuaient à rendre la vie de leur propriétaire moins falote ! (1966: 101):

Ils se sentent gonflés, aux approches de la quarantaine, d'une expérience qu'ils ne peuvent pas écouler au-dehors ... Ils voudraient nous faire croire que leur passé n'est pas perdu, que leurs souvenirs se sont condensés, moelleusement convertis en Sagesse. Commode passé! Passé de poche, petit livre doré plein de belles maximes.»

Propos qui ne reflètent guère les dix dernières années de la vie de l'auteur de *La Nausée*. Mais un auteur n'est pas obligé de faire siennes les attitudes de ses personnages. Sartre, par contre, à la même époque tenait des propos très similaires (voir en par-

ticulier *La Force de l'âge* de S. de Beauvoir). L'attitude de Roquentin aurait-elle été l'exception? Et l'intérêt autobiographique si évident et transparent tout le long des *Écrits de jeunesse*, aurait-il repris sa vigueur, après des périodes d'apparente indifférence?

Dans un article sur les *Carnets de la drôle de guerre*, A. Buisine fait la remarque suivante: «... il n'a jamais voulu réellement prendre conscience du caractère systématiquement autobiographique de la très grande majorité de ses entreprises littéraires.» (*Les Temps modernes*, nos 531-533, *Une Étrange machine textuelle*: 1990: 695).

Son oeuvre connaîtra des périodes de distanciation relative mais finira toujours par revenir à cette fascination autobiographique, qui occupera une place de plus en plus envahissante les dix dernières années de sa vie. Il s'agirait donc d'un intérêt autobiographique permanent, parfois souterrain, parfois resurgissant en surface, parfois orienté vers l'auto-portrait, parfois vers l'histoire d'une vie, selon les époques. Alain Buisine parle de cette activité, dans *Laidieurs de Sartre* comme: «... d'une incontrôlable pulsion autobiographique, logorrhée impossible à endiguer.» (Presses Universitaires de Lille, 1986: 25), et que même la perte progressive de la vue ne réussira pas à ralentir. Alain Buisine d'ajouter «Ainsi Sartre a depuis fort longtemps accepté d'être biographiquement exposé et livré à ses contemporains» (1986: 22).

Ne pouvant plus endiguer le besoin de se dire et de se redire, Sartre aura recours aux formes orales les plus variées, même si elles ne semblent le satisfaire ni stylistiquement ni esthétiquement. Il nous a laissé de nombreux échanges sous forme d'entretiens, de films, de conversations, de dialogues entre amis etc. ... Se raconter permet à Sartre de créer, comme le dit Philippe Le jeune: un nouveau genre autobiographique: l'autobiographie parlée.

D'ailleurs la méthode existentialiste d'analyse de textes est axée sur deux champs: sociologique et psychanalytique. Le critique doit comprendre l'époque où vit l'auteur, comment il la vit, comprendre son enfance et le milieu familial à partir duquel il écrit. Sartre s'en sert pour ses meilleurs essais critiques, comme le souligne J.-J. Brochier:

Le rôle de Sartre critique semble faire le portrait de l'écrivain, l'oeuvre suit. Il s'agit de considérer les écrits en ce qu'ils sont autobiographiques, et, s'ils ne le sont pas, la forme même sous laquelle l'autobiographie se déguise, devient élément significatif du portrait «Les Huns et les autres,» *L'Arc*, N° 30, 1966: 65).

Sartre essaie de «Chercher dans l'oeuvre ce qui est la trace de l'homme, car l'oeuvre est l'oeuvre d'un homme, dans un temps, pour des lecteurs (*ibidem*).

De toute façon, comme nous le démontre avec brio le petit livre d'Alain Buisine, *Laidieurs de Sartre*: «Écrire sur Sartre, ...reviendra toujours d'une certaine façon à raconter sa vie» (1986: 22).

C'est en gardant à l'esprit les points saillants de la méthode critique sartrienne,

cités et résumés par d'illustres devanciers, que nous avons effectué cette étude, en vue de les appliquer à l'oeuvre du maître lui-même ...

4 *Le Cheval de Troie*

Je voudrais considérer maintenant *Le Cheval de Troie*, le second roman que Nizan publia en 1935, en m'attachant plus particulièrement au personnage de Lange que les membres du groupe des «Petits Camarades» et autres intimes, reconnurent tous comme ayant une grande ressemblance à Sartre, si nous en croyons Simone de Beauvoir dans *La Force de l'âge*:

Nizan fit paraître *Le Cheval de Troie*, un de ses principaux personnages, Lange, était professeur en province, anarchiste, il promenait sa solitude à travers les rues de la ville et tout en regardant les pierres, il s'abandonnait à de noires rêveries méta-physiques: il avait donc avec Sartre d'évidentes ressemblances ... Nizan affirma d'un ton nonchalant mais avec fermeté que c'était Brice Parain qui lui avait servi de modèle, Sartre lui dit avec bonne humeur qu'il n'en croyait rien ...» (1960: 244).

Paul Nizan écrivit ce roman pendant le séjour d'un an qu'il fit en Russie en 1934; il avait été invité ainsi que sa femme par le Kominterm. Cependant *Le Cheval de Troie* se situe plus modestement dans une petite ville de province nommée Villefranche; mais un Villefranche qui ne correspond vraiment à aucune des nombreuses villes de France qui portent ce nom. Il s'agirait d'un télescopage de plusieurs endroits: de Villefranche-sur-Saône, de Vienne et enfin de Bourg-en-Bresse, où Nizan avait enseigné. Toute l'action se déroule pendant une semaine du mois de juin, et bien que ce ne soit pas précisément indiqué: il s'agirait en toute probabilité de l'année 1934.

Pierre Bloyé, fils d'Antoine Bloyé, (nom du principal personnage du premier roman de Nizan), est professeur de philosophie au lycée de la petite ville. Il est communiste et militant. Il partage de très près la vie de ses «camarades», qui, eux, sont surtout artisans, ouvriers, ou chômeurs. Tous suivent avec lucidité et anxiété la montée du fascisme en France et les événements de leur petite ville qui l'accompagnent, telle la manifestation fasciste annoncée pour le dimanche suivant. Le roman s'ouvre sur le calme précédant la tempête; sur un dimanche paisible dans la campagne avoisinante, en ce début d'été, pendant le seul jour de repos de la classe ouvrière.

Lange enseigne dans le même lycée que Pierre, non pas la philosophie mais l'histoire. Ils ont tous deux fait Normale Supérieure, les mêmes années. Pierre, fils d'un modeste ingénieur des chemins de fer, sympathisant socialiste, est entré au parti communiste à sa sortie de Normale. Le roman semble refléter fidèlement les activités communistes de Nizan, quand il enseignait la philosophie entre 1931 et 1932 à Bourg-

en-Bresse. Lange, «grand bourgeois de vieille souche,» dont le père est administrateur des Tréfileries du Havre, a choisi l'enseignement, à la surprise des gens «bien» de la petite ville (1935:109):

Lange était de ces normaliens de Paris qui ne sont pas fils d'instituteurs, de fonctionnaires, mais de gens plus relevés, qui entrent à l'École Normale comme ils entreraient aux Sciences Politiques avec un avenir plutôt voué à la banque, au Comité des Forges et au Bureau International du Travail qu'à l'université ... On se demandait pourquoi Lange, né grand bourgeois, restait professeur d'histoire, en province. C'est qu'il aimait peut-être à s'humilier.

Lange est invité fréquemment chez le Préfet ainsi que les autres notables de la ville: en compagnie du maire, du commandant de la garnison, des industriels et autres directeurs de banque. Le personnage de Lange présente à la fois des traits de Sartre et de Nizan. Comme ce dernier il se ronges les ongles, est fort préoccupé par la mort et a un goût prononcé pour les promenades nocturnes. Au Sartre des années trente, il emprunte la fascination du néant, un individualisme forcené, un refus de tout engagement politique.

Il faut aussi se rappeler que 1933 marque l'arrivée de Hitler au pouvoir, et l'établissement en France d'un front uni de la gauche pour s'opposer à la menace fasciste. La manifestation que redoutent les camarades de Pierre Bloyé au début du roman, vient ajouter aux soucis provoqués par la crise économique. Elle rend encore plus précaire leur situation dans une ambiance de chômage et de violence grandissante. Il faut aussi se souvenir que la coopération entre communistes et socialistes est souvent fragile et accompagnée de méfiance. Nizan de par son travail de journaliste était particulièrement bien informé et avait longuement réfléchi à la question. Il avait d'ailleurs donné comme titre initial au roman *Jour de colère*.

En face de Pierre, lucide, et totalement engagé, Lange nous apparaît comme le type de l'intellectuel indécis, aimant discuter pour le plaisir, mais préoccupé surtout par sa petite personne. Il est de plus, coupé de la réalité quotidienne en appartenant à une classe privilégiée, qui le met en dehors des crises économiques et des conflits industriels. Le dimanche des événements en question, Lange trouve la petite ville plus animée qu'à l'ordinaire, en se rendant sur la Place du Théâtre après le déjeuner. Il se mêle à la foule: «Lange était un corps étranger parmi eux, pareil à une pierre, impénétrable, orgueilleux d'être une pierre, dur, distinct, séparé ... (1935: 186). Cependant: «la foule était mouvante, elle avait un coeur, une vie: il la méprisait, mais il sentait en même temps qu'il l'enviait et il la haïssait d'être enviable (*ibidem*).

Lange sera entraîné par la foule, malgré lui. Car l'auteur nous a amplement convaincus que Lange appartenait au monde des spectateurs et non à celui des acteurs. Il court ... quand «Devant ses pieds, il aperçut une arme qu'un manifestant venait de perdre ou de jeter ... Lange se baissa et ramassa le revolver» (p. 196).

Cet objet insolite allait cependant faire sortir Lange de son indécision habituelle:

«Lange se sentait enfin capable d'aimer ce pistolet qui pouvait tuer de loin ... (p. 197). Lange n'entendait plus rien ... Les ouvriers avaient l'air merveilleusement sûrs d'eux-mêmes. Il les voyait rire ... Au premier rang un jeune ouvrier riait. Il tenait une pierre dans sa main. Il parlait à une jeune fille qui portait un corsage blanc à dessins bleus. Lange regardait avec fureur les bras nus de cette jeune fille (p. 201) ... à l'attrait révélé de la haine, il étendit l'index sur la détente de son pistolet... et il tira sans lever le bras au niveau de sa hanche» (p. 201). ... les fascistes s'éloignèrent avec hésitation vers le fleuve, et parce que c'était son lot, Lange les suivit» (p. 202).

Toute la scène relie violence politique et sexualité. Lange finit par agir, il rejoint les fascistes et donne libre cours à un anarchisme que l'on pourrait qualifier de droite ... motivé par une haine viscérale de la vie, de l'amour, incarné à ses yeux, à ce moment précis par les deux jeunes ouvriers au premier rang de la manifestation. Au moment crucial, tout comme Garcin de *Huis Clos*, Lange s'enfuit non sans avoir ramassé le ridicule pistolet, tel un jouet d'enfant, qu'il braquera sur le couple d'ouvriers et fera feu, avant de fuir mais du côté des forces de l'ordre.

D'après les citations que nous venons de donner, Lange et Sartre des années trente sembleraient partager des attitudes communes, entre autres un certain nihilisme. Ils apparaissent l'un comme l'autre, incapables de s'intéresser aux événements politiques qui s'abattent sur l'Europe ou d'essayer de les comprendre. Enfin au moment crucial du choix, ils s'en remettent aux circonstances. A Villefranche en 1934, les circonstances poussent Lange à rejoindre les forces de l'ordre, la Droite, les Bourgeois, dont certains deviendront les fascistes de demain.

Conclusion poussée à son paroxysme? Pourtant on sait par Simone de Beauvoir, que ni Sartre ni elle, ne votèrent aux élections de 1936, que tous les deux faisaient surtout du tourisme universitaire pendant leurs vacances, que la politique les ennuyait au plus haut point. Ils avaient décidé de laisser aux autres le soin de changer le monde.

Comment ne pas s'étonner du silence total que Sartre a gardé sur *Le Cheval de Troie*, même après la mort du «Petit Copain.» On comprend mieux, étant donné la complexité du problème, pourquoi Nizan essaya de brouiller les pistes quand on le questionna sur le personnage de Lange, qui du reste, s'il ressemblait à Sartre, lui ressemblait aussi. Il préférera se dérober par une pirouette en affirmant que Brice Parrain lui avait servi de modèle!

Mais personne ne fut dupe. Dans les années soixante, quand Sartre entreprit une campagne de réhabilitation de Nizan et de ses écrits, il composa une préface pour chacune de ses oeuvres avant leur réédition, sans écrire toutefois un seul mot pour ou sur *Le Cheval de Troie*. Comment expliquer cette omission? Pourtant il ne fait aucun doute qu'il l'ait lu et relu?

Cette lecture explique du reste la création et l'évolution d'autres personnages sartriens comme Mathieu, Brunet et Schneider. Or ce sont les derniers moments de Mathieu que je voudrais comparer maintenant à la conduite de Lange pendant la manifestation de Villefranche.

5 *La Mort dans l'âme. (Les Chemins de la liberté, t. III)*

Le public de *La Nausée* en 1938, avait trouvé que Roquentin était par trop pessimiste. Au cours d'un entretien que Sartre donna à Claudine Chomez la même année, il lui livra le projet d'écrire une suite à *La Nausée*, pour suivre l'évolution de Roquentin dans sa découverte de l'action et de la liberté. Ces commentaires concernaient le tout début de la composition des *Chemins de la liberté*: oeuvre romanesque qui ne portait pas encore ce titre, qui allait occuper son auteur pendant plus de dix ans et qui ne fut jamais terminée. Très tôt Roquentin s'effaça pour faire place à Mathieu, à qui il ressemble tout autant que Mathieu ressemble à Sartre (et à Nizan?).

Mathieu et Sartre ont le même âge, tous deux enseignent la philosophie dans un lycée. Tous deux habitent Montparnasse, et projettent d'écrire un roman. Tous deux seront précipités dans la guerre qui éclate l'année suivante. Mathieu et Sartre feront la «drôle de guerre.» Mathieu, comme Sartre, sera simple soldat, n'ayant pas désiré faire partie du corps des officiers malgré sa formation universitaire. Enfin après des mois de calme, d'ennui et de routine, l'offensive de mai 1940 survint. Le front de l'armée française s'effondra devant l'avance allemande.

Mathieu d'après le plan original du roman devait mourir en héros sous la torture, or il meurt au tome III de *La Mort dans l'âme*, en héros? Tout dépend de la façon dont on choisit de définir ce terme. Mathieu par le sacrifice de sa vie fait incontestablement partie des «Gardiens de l'Honneur.» Son unité abandonnée par ses officiers attend pitoyablement l'arrivée des Allemands. Des Chasseurs, venus protéger la retraite, organisent une défense du village. Par désœuvrement, par dégoût des autres soldats qui ont sombré dans une ivresse totale devant le danger imminent, par amitié aussi pour son seul copain Pinette (qui éconduit une jeune fille du village qu'il voulait d'abord séduire mais que des remords? — il est marié — l'empêchent d'assouvir ses désirs), Mathieu finit par se joindre aux Chasseurs. Il est laissé dans le clocher de l'église du village, avec Pinette et trois Chasseurs. Tous surveillent l'arrivée des premiers Allemands qu'ils doivent retarder au maximum avant d'y laisser leur peau. Mathieu descend son premier Allemand:

Il eut un petit ricanement de supériorité: la fameuse armée allemande, l'armée des surhommes, l'armées des sauterelles, c'était ce pauvre type ... Amusé Mathieu tira encore et le pauvre type fit deux ou trois brasses... A présent il se tenait coi, inoffensif et grotesque, crevé. «Je l'ai calmé, dit Mathieu...» Mathieu regardait son mort et riait. Pendant des années il avait tenté d'agir en vain; on lui volait ses actes à mesure... Mais ce coup-ci, on ne lui avait rien volé du tout. Il avait appuyé sur la gâchette et, pour une fois, quelque chose était arrivée ... Son mort, son oeuvre, la trace de son passage sur la terre. Le désir lui vint d'en tuer d'autres: c'était amusant et facile ... (1949: 187)

Certains critiques ont surtout retenu la violence, l'intoxication du sang, de la mort. Acte de terrorisme ? ou d'héroïsme? Mathieu regrette la vie, mais à aucun moment n'associe-t-il son sacrifice à de quelconques sentiments envers sa patrie ou envers les autres. Il aurait pu éviter la mort en regagnant la cave où les autres soldats se terrent avant d'être faits prisonniers. Alors pourquoi? Mais laissons la parole à Mathieu:

Il s'approcha du parapet et se mit à tirer debout. C'était une énorme revanche: chaque coup de feu le vengeait d'un ancien scrupule. Un coup sur Lola... un coup sur Marcelle, un coup sur Odette que je n'ai pas voulu baiser. Celui-ci pour les livres que je n'ai pas osé écrire... cet autre sur tous les types en bloc, que j'avais envie de détester et que j'ai essayé de comprendre. Il tirait, les lois volaient en l'air, tu aimeras ton prochain comme toi-même, pan dans cette gueule de con, tu ne tueras point, pan sur le faux jeton d'en face. Il tirait sur l'homme, sur la Vertu, sur le Monde; sur la Liberté, c'est la Terreur ... il tira sur le bel officier, sur toute la Beauté de la Terre, sur la rue, sur les fleurs, sur les jardins, sur tout ce qu'il avait aimé. La Beauté fit un plongeon obscène ... Il tira, il était pur, il était tout-puissant, il était libre (1949: 193).

Étrange destin que celui de Lange et de Mathieu, tous deux semblent animés de la même haine, ils tirent sur la vie, les femmes. Lange tire sur le couple d'ouvriers, amoureux l'un de l'autre et amoureux de la vie: «Je suis sauvé, voilà que l'instant des événements commence. Je me demande si j'en ai touché un, ce salaud avec la petite fille par exemple» (1935: 193).

Mathieu, lui, s'acharne à viser toutes les femmes de sa vie, celles qu'il a eues et celles qu'il aurait aimé avoir ...

Tous deux manient avec une certaine jouissance le pistolet, ou le fusil, qui leur donne le droit de vie ou de mort. Lange en tire une réelle satisfaction: «Il connaissait mal ces petits automatiques qui ne tuent que de près, mais son exaltation était aussi forte qu'une satisfaction sexuelle» (*ibidem*). Tous deux, s'ils incarnent un type de héros; il s'agit du terroriste parfait misogynne! (Mais le terroriste n'est-il pas toujours misogynne?)

6 Conclusion

En partant de l'origine de la longue amitié entre Nizan et Sartre; nous avons essayé de suivre certains des jeux de miroirs qui ont accompagné les «Petits Copains» toute leur vie, et semblent avoir continué même après la mort de Nizan. Jeux de miroirs, parfois fidèles, parfois déformants, qui opèrent une véritable mise en abîme à l'infini: générateurs d'images qui éclairent les intentions de leurs auteurs dans la création de leurs personnages et de leurs textes.

En face de Nizan, Geneviève Idt suggère que « Sartre a pu se considérer comme un raté, comme celui qui ne pouvait s'engager en rien, ni en amour, ni en politique, ni même, avant 1938, en littérature » (*Obliques*, nos 18-19, 1979: 83-84).

Mais au retour de la « drôle de guerre » qui coïncide aussi avec la mort du « Petit Copain » à l'âge de 35 ans, on sait que Sartre allait s'engager dans toutes les causes politiques de son siècle. Nizan, s'il avait vécu, malgré sa démission spectaculaire du Parti communiste en 1939 après le pacte germano-russe, aurait certainement approuvé la plupart des engagements du « Petit copain. » Il semblerait que l'influence de Nizan ait été même plus grande de la tombe que de la vie. Mais bien sûr, le dialogue projeté dans *Les Chemins de la liberté* entre Brunet et Mathieu ou plus précisément entre Sartre et Nizan est resté suspendu à tout jamais.

En 1947 Sartre dirigea une protestation collective contre la campagne de calomnies agencée par les Communistes concernant « l'Ancien Ami. » Dans les années soixante Sartre aidera activement le public à redécouvrir Nizan.

Je terminerai sur ce portrait touchant que Sartre nous laissa de son « Petit Copain » dans *Situations IV*:

... taille moyenne, cheveux noirs. Il louchait, comme moi, mais en sens inverse, c'est-à-dire agréablement. Le strabisme divergent faisait de mon visage une terre en friche; le sien convergeait, lui donnait un air de malicieuse absence même quand il nous prêtait attention ... Je me résignai à contempler Nizan. Avec un ébahissement plein d'admiration (1964: 142).

Notes

¹ Ce texte est une version remaniée d'une communication prononcée à Dunedin, Université d'Otago, en mai 1991, à l'occasion de la Conférence annuelle des départements de français des six universités de Nouvelle-Zélande.

² Je me suis permise de reprendre la même image qui m'a été inspirée par cette citation de *La Semence et le Scaphandre*: « Nous semions nos doctrines à travers les rues comme les cailloux du Poucet » (1990: 142).

³ Il s'agit bien de héros, puisque Sartre avait dit au cours du même entretien: « C'est bien un roman de héros que je veux écrire ». Propos cités par G. Idt, (*Obliques*, nos 18-19, 1979: 78)

Bibliographie

Beauvoir, Simone de. *La Force de l'âge*. Paris, Gallimard, 1960.

Brochier, Jean-Jacques. «Les Huns et les autres,» *L'Arc*. vol. 30, 1966, pp. 65-70.

Buisine, Alain. *Laideurs de Sartre*. Presses Universitaires de Lille, 1986.

_____. «Une Etrange machine textuelle,» *Les Temps modernes*, nos 531 à 533, 1990, pp. 686-702.

Ginsberg, Ariel. *Paul Nizan*. Collection Classiques du XXe. Paris: Presses Universitaires, 1966.

Idt, Geneviève. *Obliques*. Nos 18-19, 1979, pp. 61-82.

Nizan, Paul. *Le Cheval de Troie*. Paris, Gallimard, 1935.

Sartre, Jean-Paul. *Les Mots*. Collection Folio. Paris, Gallimard 1963.

_____. *La Nausée*. (Édition de 1966) Paris, Gallimard, 1938.

_____. *La Mort dans l'âme*. T. III de *Les Chemins de la Liberté*, 1945

_____. *Situations IV*. Paris, Gallimard, 1964.

_____. *Écrits de jeunesse*. Édition de M. Contat et M. Rybalka, Tome I des *Écrits inédits*. Paris: Gallimard, 1990.

Sriven, Michael. *Paul Nizan: Communist Novelist*. MacMillan Press, 1988.